

Voler des images à la vie, comme au cinéma

Raymonde April

Number 178, July–September 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82802ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

April, R. (2016). Voler des images à la vie, comme au cinéma. *24 images*, (178), 24–25.

VOLER DES IMAGES À LA VIE, COMME AU CINÉMA

par **Raymonde April**

Depuis plusieurs années, j'enregistre des films à la télévision et je les archive sur des DVD. Le procédé que j'emploie s'appuie sur une technologie maison : un Enregistreur Numérique Personnel branché sur un enregistreur DVD. J'ai commencé par enregistrer un ou deux films que je voulais revoir (à TFO!). Et puis, n'ayant ni le temps nécessaire pour les visionner ni le courage de les effacer, je me suis prise au jeu. J'ai commencé à les mettre en banque, un peu comme lorsque je prends des photos et que j'attends un temps plus calme pour les éditer et les comprendre.

Pour archiver un film sur DVD, je dois le faire défiler en temps réel. Je n'ai que peu de contrôle sur les points de départ, de pause, de fin, et aucune possibilité de montage. Mais cela me convient. Je dois être présente durant le défilement, ce qui me permet de vaquer à des occupations vagues tout en apercevant les images au passage. Je baisse le son du téléviseur pour préserver l'intrigue, mais je dois tout de même voir le générique de fin. Bergman, Antonioni, Perrault, Duras, les films qui m'intéressent ont été réalisés sur pellicule, souvent en noir et blanc, et presque toujours avant l'an 2000. Mais ce n'est pas une règle immuable. D'Abel Gance, Fritz Lang et Robert Bresson à Manoel de Oliveira, Claire Denis et Nuri Bilge Ceylan, j'ai accumulé plus de 350 films.

Je tente de comprendre le rapport intime que j'entretiens avec ces films, et pourquoi cette activité me reconforte tant. Je suis à la recherche d'une forme artistique adéquate qui rendrait palpable l'aura de ces œuvres, leur fragile permanence. Je vais en extraire des fragments pour en faire des assemblages, les juxtaposer à mes propres images et créer un nouveau récit. Dans les films, je reconnais mes images... des images que j'aurais faites. Je cherche à construire une mémoire.

Je suis devenue artiste en regardant des films. Mes meilleures images existent avant moi et idéalement, je ne fais que les capter, les développer. Quand je dois mettre en scène mes images, je rate mon coup. Quand je regroupe des photos dans une série, je suis à l'affût des espaces et des échos entre elles, comme si je découpais une bande-annonce.


Je me souviens de films que je n'ai peut-être jamais vus. Je me rappelle l'atmosphère, les couleurs, les extraits à la télé, les photos dans un magazine. J'aime suivre le rythme d'un film, voyager dans son espace, mais j'oublie souvent comment ça finit. On se souvient de la personne avec qui on voit un film, paraît-il. Je me souviens aussi des salles, des circonstances. *Ben Hur* au théâtre Princesse à Rivière-du-Loup, *Pour la suite du monde* au ciné-club du Cégep. À Paris, à l'Entrepôt, je rencontre Jeanne Dielman, Maria Malibran, Kaspar Hauser et visite l'« Ambassade de France aux Indes » ; de retour à Québec, on va voir *La maman et la putain* au cinéma Cartier et on assiste à la première des *Plouffe* au Cinéma de Paris. Et puis à Montréal, je suis une fidèle des marathons du Cinéma



Jupe bleue (2000) – extrait de *Mon regard est net comme un tournesol* (2011)

Parallèle : *L'héritage de la chouette* de Marker, *L'abécédaire* de Deleuze. À cette époque, je pouvais voir un film tous les jours. J'avais à 5 minutes de chez moi la Cinémathèque, le Parisien, l'Élysée, le Cinéma du Parc, le Cinéma Parallèle, le Complexe Desjardins...

Chacune de mes photos (fixes) est un « film still ». Chacune est faite d'ellipses et d'effets de réel, avec un appel à d'autres images pour compléter le tout. Je conserve parfois plusieurs photos d'un même sujet pour mieux inscrire sa durée, et cela prend l'allure d'un « film ». Parfois je filme aussi, mais la caméra enregistre le mouvement de mon corps, et je dois apprendre à bouger (ou ne pas bouger). Et puis quoi choisir ensuite ? Le temps réel ou fictif ?

Le cinéma que je fais, lorsque j'en fais, se compose de suites de fragments. Chaque fragment se termine de façon soudaine et irrémédiable. Il n'y a pas de transitions, de fondus. Ce sont des images fixes qui bougent, hybrides, en énumération. La réalité et la fiction se rencontrent (*Hiroshima mon amour*). Il manque la voix off qui revisite les images (*L'Inde fantôme*). Elles sont réalignées dans un ordre précis, incontournable et pourtant imprévisible (*Sans soleil*). Il y a des fantômes (*Oncle Boonmee*). Il y a du document qui deviendra un témoignage d'époque (*Le salon de musique*). Je vole ces images à la vie, comme au cinéma. Je fais du cinéma. 

Raymonde April développe une démarche influencée par la littérature et le cinéma. Elle a présenté son travail lors de nombreuses expositions au Québec et à l'étranger. Elle vit à Montréal. Lien : <http://www.raymondeapril.com>



Autoportrait aux renards (1979) – extrait de Mon regard est net comme un tournesol (2011)



India Song de Marguerite Duras (1975)



Cemetery of Splendour d'Apichatpong Weerasethakul (2015)



Sac bleu – extrait de La maison ou j'ai grandi (2013)



Miroir (2010)



No Home Movie de Chantal Akerman (2015)